

ÉTUDES PHÉNOMÉNOLOGIQUES

Directeur de la publication
Jacques TAMINIAUX
(Louvain-la-Neuve)

Secrétaire de rédaction
Heinz LEONARDY
(Louvain-la-Neuve)

Comité de rédaction

Robert BERNASCONI (Univ. of Memphis), Rudolf BERNET (Katholieke Univ. Leuven), Rudolf BOEHM (Univ. de Gand), Richard COBB-STEVENS (Boston College, USA), Lambros COULOUBARITSIS (Univ. Libre de Bruxelles), Jean-François COURTINE (ENS – Paris IV), Henri DECLÈVE † (Fac. Univ. Saint-Louis, Bruxelles), Michel HAAR † (Sorbonne, Paris), Samuel IJSSELING (Katholieke Univ. Leuven), Dominique JANICAUD † (Univ. de Nice), Robert LEGROS (Bruxelles – Caen), Marc RICHIR (Univ. Libre de Bruxelles), John SALLIS (Loyola Univ., Chicago), Reiner SCHÜRMAN † (New School for Social Research, New-York), Bernhard WALDENFELS (Univ. Bochum).

Assistante de direction

Danielle LORIES (Louvain-la-Neuve)

CORRESPONDANCE

La correspondance et les manuscrits doivent être adressés à D. Lories
CENTRE D'ÉTUDES PHÉNOMÉNOLOGIQUES
Institut supérieur de philosophie
14, Place du Cardinal Mercier – B – 1348 Louvain-la-Neuve (Belgique)
La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

DISTRIBUTION AUX LIBRAIRES ET AUX BIBLIOTHÈQUES

Librairie Philosophique J. VRIN
6, Place de la Sorbonne
F – 75005 Paris (France)

ABONNEMENTS

Les souscriptions doivent être adressées à
EURORGAN, rue Bosquet 37 – Bte 3, B – 1060 Bruxelles (Belgique)
e-mail : ousia@swing.be
Comptes en Belgique : COMPTE IBAN BE91 0000 0243 2676

BIC/SWIFT BPOTBEB1

ou

COMPTE IBAN BE73 0014 3604 2560
BIC/SWIFT GEBA BEBB

Pour les paiements procédez, exclusivement, par virement postal.
Tarif : Abonnements 2 ans : Belgique 32 EUR

Étranger 41 EUR

Le numéro : Belgique 9 EUR

Étranger 11 EUR.

Le numéro double : Belgique 18 EUR

Étranger 22 EUR.

ÉTUDES PHÉNOMÉNOLOGIQUES

TOME XX

N^{os} 39-40

2004

SOMMAIRE

Commencer par la phénoménologie hylétique ?

Avant-propos	3
Denis SERON : Qu'est-ce qu'un phénomène ?	7
Le débat	28
Bruce BÉGOUT : Le sens du sensible. La question de la <i>hylè</i> dans la phénoménologie française	33
Le débat	70
François-David SEBBAH : En deçà du monde ? À propos de la philosophie de Michel Henry	81
Le débat	95
Jean-Michel LONGNEAUX : Le barbare, l'idiote et l'hérétique	97
Le débat	116
Bruno LECLERCQ : Circulez ; il n'y a rien à voir. De la vacuité d'une phénoménologie purement matérielle	123
Le débat	170
Alexander SCHNELL : La « phénoménologie des noyaux » est-elle une phénoménologie hylétique ?	175
Le débat	197
Rolf KÜHN : L'enjeu phénoménologique comme phénoménologie pratique	203
Le débat	221
Sébastien LAOUREUX : Quel type d'apparaître pour l'« épreuve de soi » ? Michel Henry et la question du transcendantal	227
Le débat	250
Daniel GIOVANNANGELI : Le refus de la <i>hylè</i> chez Sartre	259
Le débat	275

*La publication de cet ouvrage a été encouragée
par une subvention accordée par
la Direction générale de la Culture et de la Communication
– Service de la langue française –
de la Communauté française de Belgique*

AVANT-PROPOS

Les textes rassemblés ici forment les actes d'un colloque tenu à l'Université de Liège les 14 et 15 juin 2002, et intitulé « Commencer par la phénoménologie hylétique ? ».

Organisé par le groupe de recherches « Phénoménologies », ce colloque s'inscrit dans une réflexion plus large issue du constat de la très grande diversité des pensées et des oeuvres qui, depuis plus d'un siècle, se réclament de la « phénoménologie » dans son acception husserlienne. Si cette diversité constitue une incontestable richesse et témoigne de la formidable fécondité d'un paradigme philosophique, elle soulève aussi la question de la spécificité de l'entreprise phénoménologique dans l'histoire de la philosophie. Y a-t-il véritablement une communauté de vues qui assure l'unité et la cohérence des nombreuses recherches phénoménologiques ? Le cas échéant, s'agit-il d'un *corps de doctrine* ? d'une *méthode* ? d'un *projet* philosophique ? À chacun de ces égards, il faut en convenir, les écarts sont manifestes entre les travaux de Husserl et de Heidegger, de Fink et de Sartre, de Landgrebe et de Merleau-Ponty, de Binswanger et de Levinas, ou encore de Derrida, Marion, Henry.

S'il n'y a pas *une* mais *des* phénoménologies, le questionnement n'en est que plus nécessaire encore. Outre les débats qui peuvent opposer la phénoménologie à d'autres écoles philosophiques – le positivisme, le néokantisme, la philosophie analytique, etc. –, d'autres sont possibles au sein même de la tradition phénoménologique, entre ses différentes oeuvres et ses différents courants. Ce sont tous ces débats externes et internes à la phénoménologie que, sous l'appellation générale de « Phénoménologies », notre groupe de recherches entend encourager. Notre conviction initiale est que de tels débats ne doivent pas tourner autour d'un hypothétique *corps de doctrine*. Sauf à s'en tenir à

© Éditions OUSIA, 2004

ISSN: 0773-7912

Composition par P. Kontominas

Imprimé en Grèce par Zacharopoulos-Sitaras

médiation objective du monde et avec les autres. Mais, pour autant, est-ce que, parce qu'on n'a pas de vérification linguistique, l'expérience n'est pas éprouvée ?

B. LECLERCQ : En wittgensteinien, je dirais que je peux dire « j'ai mal » ; je ne peux pas dire « je sais que j'ai mal ».

B. BEGOUT : Mais bien sûr, mais pourquoi ne puis-je pas dire que je sais que j'ai mal ? Parce que si j'ai mal, je le sais. Donc je ne peux pas dire que je sais que j'ai mal parce que ce serait une tautologie, parce que, ayant mal, je ne peux pas ne pas savoir que j'ai mal. Donc là, les analyses de Henry sur la douleur me semblent indiscutables. Bien sûr, dans le langage, cela n'a aucun sens de chercher une médiation d'une connaissance qui elle-même se donne immédiatement. Sinon on retomberait alors dans le travers de chercher à comprendre l'apparaître à soi sur le mode de l'apparaître au monde.

B. LECLERCQ : Ce n'est pas qu'une question d'inadaptation du langage à un savoir non mondain ; les tautologies relèvent de la forme et non du contenu du savoir.

LA « PHÉNOMÉNOLOGIE DES NOYAUX » EST-ELLE UNE PHÉNOMÉNOLOGIE HYLÉTIQUE ?

L'objectif de cette étude consiste à présenter une perspective de la recherche phénoménologique (se dégageant d'une analyse approfondie des *Manuscrits de Bernau*,¹ mais pas uniquement – loin s'en faut) que l'on pourrait appeler « phénoménologie des noyaux » – terme qu'il s'agira d'éclaircir par la suite – et à la confronter au projet, éminemment henryen, d'une phénoménologie « hylétique » ou « matérielle ». La question directrice de ces réflexions concernera en particulier, du moins pour la sphère des « représentations intuitives », le statut des soubassements *non intentionnels* (ou *intentionnels* – telle est précisément la question) de l'intentionnalité.

Dès les *Recherches Logiques*, on voit s'établir deux positions opposées eu égard au statut d'une phénoménologie hylétique (et à la nécessité de lui accorder sa place au sein de l'architecture d'une phénoménologie de la perception au sens le plus large du terme, c'est-à-dire au sens où elle ne se restreint nullement à la perception d'un objet transcendant) : cette opposition s'esquisse et s'affermi par la suite dans les *Ideen I*, où à la question de savoir si, dans le flux du vécu, les vécus sensibles *sont partout et nécessairement porteurs* d'une « appréhension qui les anime » ou, au contraire, si « les caractères qui instituent essentiellement l'intentionnalité peuvent avoir une plénitude concrète *sans* soubassements sensuels », Husserl répond – d'une manière qui ne laisse d'ailleurs nullement place au doute² – que ses propres élaborations pri-

¹ Les *Manuscrits de Bernau* qui datent de 1917/18 ont été publiés en 2001 par R. Bernet et D. Lohmar aux éditions Kluwer (*Husserliana*, tome XXXIII : *Die Bernauer Manuskripte über das Zeitbewusstsein*).

² Husserl écrit en effet : « l'hylétique se situe manifestement très au-des-

vilégient le premier volet de l'alternative, en favorisant ainsi la perspective qui donne lieu à sa phénoménologie *intentionnelle* et *constitutive*. La position opposée est défendue, on le sait, en particulier par Michel Henry (mais pas exclusivement) pour qui Husserl ne répond pas *directement* à ce qui est en jeu dans cette alternative, mais diffère la réponse pour opérer un « glissement »³ vers une phénoménologie noétique, dont le véritable « coup de force » – « brutal » et « inconscient » – consiste dans le fait « d'interpréter partout et toujours le pouvoir de révélation de l'impressionnel et de l'affectif comme tel, de 'cette fonction en contraste avec le caractère informant', c'est-à-dire en soi exclusive de toute intentionnalité », de l'interpréter, donc, « comme *constitué précisément par celle-ci* [scil. par l'intentionnalité] ».⁴ Henry propose quant à lui une « phénoménologie matérielle » qui rendrait tous ses droits au versant hylétique, en avançant en particulier que la phénoménologie intentionnelle ou transcendantale laisse de côté et oublie cela même qu'elle présuppose constamment, à savoir une « première donation », en deçà de la constitution noétique, laquelle donation, « mystérieuse », est en même temps un certain donné, de telle façon que « l'affectivité est identiquement le mode de donation de l'impression et son contenu impressionnel – *le transcendantal en un sens radical et autonome* ».⁵ (Mais « l'autonomie » du transcendantal n'est-elle pas d'emblée, *demandations-nous*, une *contradictio in adiecto* ?)

Spontanément, nous répondrions ceci : lorsque Husserl affirme que

sous de la phénoménologie noétique et fonctionnelle » de sorte que « les analyses de loin les plus importantes et les plus fructueuses sont du côté noétique », *Ideen I*, § 85, p. 289 sq.

³ *Phénoménologie matérielle*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée », 1990, p. 16. Le chapitre I de cet ouvrage correspond à un texte qui a originellement été publié sous le titre « Phénoménologie hylétique et phénoménologie matérielle », dans : *Philosophie*, 15, 1987, pp. 55-96. Il constitue un bon résumé des positions fondamentales de la phénoménologie matérielle de M. Henry et de sa lecture des *Leçons sur la constitution de la conscience intime du temps*.

⁴ M. Henry, *Phénoménologie matérielle*, p. 22.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

les *contenus d'appréhension* (les « contenus primaires » ou, plus tard, les « *data* hylétiques ») sont *non intentionnels*, et qu'ils sont la base d'une « animation intentionnelle », il veut précisément dire qu'ils sont la base hylétique *non objectivable* de toute conscience d'objet – que cet objet soit transcendant ou immanent. Autrement dit, une phénoménologie hylétique qui décrirait les *data* sensuels comme originellement donateurs de sens est par essence impossible (c'est une contradiction interne), car si l'on décrit un *datum* isolé de son appréhension, si on le « thématise » en son sens, on *l'objectivise* précisément, c'est-à-dire on l'appréhende au moyen d'une fonction intentionnelle – ce que la phénoménologie hylétique cherche justement à éviter d'emblée, mais probablement sans être en mesure de le faire. Ainsi, quand – dans un passage qui va pourtant dans le même sens – M. Henry cite les *Ideen I* : « dans le vécu de perception (...), ils [les contenus matériels] étaient contenus à titre de moments réels, *mais ils n'étaient pas saisis, ils n'étaient pas perçus comme objets* »,⁶ et quand il pose la question de savoir *comment* ils y étaient alors perçus, il faut bien sûr répondre : en tant que soubassement non objectivable de l'objectivation. Il s'ensuit que toute tentative d'aller au-delà d'une telle caractérisation est nécessairement condamnée à l'échec parce que, autrement, cela reviendrait à contredire ou à saper les conditions de possibilité de la donation de sens.

Mais cela n'est pas le seul argument qu'on puisse opposer à M. Henry. Nous nous demandons si le fait de parler dans ce contexte d'un « glissement » et d'un « coup de force » n'occulte pas d'emblée et délibérément un aspect décisif du célèbre modèle descriptif introduit dans la *V^{ème}* et la *VI^{ème}* *Recherche Logique*, appelé « schéma appréhension/contenu d'appréhension », et affiné dans la première partie, encore inédite jusqu'à ce jour, du *Cours* de 1904/05 intitulé « *Éléments principaux de la phénoménologie et de la théorie de la connaissance* » (*Hauptstücke aus der Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*) dont la quatrième partie constitue les célèbres *Leçons* de 1905 sur la constitution de la conscience intime du temps. Cette première partie,

⁶ *Ibid.*, p. 21, c'est nous qui soulignons.

dont nous voudrions maintenant présenter certains passages importants, correspond au *manuscrit F I 9* des Archives Husserl à Leuven.⁷

La précision apportée dans cette première partie du *Cours* de 1904/05 nous livre des renseignements très précieux concernant la notion de « phénomène » dans la phénoménologie husserlienne. Et c'est peut-être à propos de l'acception de cette notion de « phénomène » qu'on pourra fixer de la manière la plus claire le clivage entre Husserl et M. Henry. Mais ne précipitons pas les choses et essayons, dans un premier temps, de comprendre le sens de l'argumentation de Husserl. À ce dessein, il faut d'abord le suivre dans sa description de la constitution de la perception d'un objet *transcendant*, c'est-à-dire dans la description du schéma appréhension/contenu d'appréhension dans le cas de la perception transcendante.

Husserl se propose d'abord d'identifier les « ingrédients » – réels et intentionnels – qui sont mis en jeu dans ce schéma. Cela implique, on le sait, de « faire abstraction » dans un premier temps « de ce qui relève de ce qui est temporel dans la perception »⁸ [c'est-à-dire de ce qui transcende la sphère de la donation actuelle et présente] et aussi du rapport au moi parce que celui-ci, affirme-t-il en 1904, est le même pour la perception, pour la *phantasia*,⁹ etc. Ce qui intéresse de prime abord, c'est le *rapport à l'objet perçu*.

Ainsi, Husserl porte l'attention sur le *vécu* de la perception et sur le

⁷ Une édition de ce texte est en cours (par les soins de R. Giuliani et T. Vongehr) et paraîtra prochainement dans la *Husserliana* sous le titre *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit*.

⁸ *Manuscrit F I 9*, p. 7a : « Wir wollen der Einfachheit halber vom Zeitlichen in der Wahrnehmung zunächst absehen ». On trouvera une justification plus approfondie à cela dans le *Cours* de 1910/11 (publié dans *Husserliana XIII*) où Husserl accède à une acception stricte de la notion d'immanence (qu'il y oppose à une acception plus large) qui évacue de la sphère immanente tout ce qui ne se donne pas dans un présent actuel et concret, tout ce qui n'est pas un « présent maintenant vivant » (*jetzt lebendige Gegenwart*) ; voir *Husserliana XIII*, p. 170 sq.

⁹ Il est loin ici de sa découverte de la spécificité du *Phantasie-Ich* avec son *Phantasie-Leib* (cf. par exemple le texte n° 10 de *Husserliana XIII*).

rapport de ce vécu à l'objet intentionnel. Ce qui caractérise en propre le rapport à l'objet de la perception, c'est le fait qu'il soit donné dans son « *selbst da* » (le « soi-même-là »), *en personne* (« *in eigener Person* »).¹⁰ Comment faut-il comprendre ce rapport originaire ? Et quel est le statut de *l'objet* ? « L'objet n'est point quelque chose qui serait donné phénoménologiquement, il n'est rien dans la conscience, rien que l'on puisse rencontrer réellement dans la perception ou à côté de la perception ».¹¹ Husserl est ainsi amené à distinguer très nettement entre le contenu réel (*reell*) de la perception – ce que la perception « contient » réellement comme partie ou comme côté *de cette même perception* (ce qui sera appelé plus tard l'« adombration » (*Abschattung*)) – et son contenu *intentionnel* : à savoir l'objet et les parties ou côtés *de l'objet*, pour ne retenir donc, comme données phénoménologiques « relevantes », que les contenus *réels* ou *immanents*.

Les contenus réels en question sont les *appréhensions* et les *contenus d'appréhension*. Les contenus d'appréhension sont les *data* sensibles que Husserl appellera plus tard, par exemple dans les *Ideen I*, les *data hylétiques*. Que représentent, à côté de cela, les *appréhensions* ? Il est important de ne pas les identifier purement et simplement avec les *actes*, compte tenu de l'équivocité de la notion d'« acte » mise en évidence dans la *V^{ème} Recherche Logique*. La distinction importante pour notre propos est celle du § 20 (de cette même *V^{ème} Recherche*) – au sein d'un seul et même acte – entre la qualité et la matière de l'acte. La *qualité* de l'acte est le « *caractère général* de l'acte »¹² qui détermine le fait

¹⁰ *Manuscrit F I 9*, p. 8a. Il ne faut pas confondre cette saisie « en personne » avec la donation « adéquate », celle qui donne l'objet dans un « présent à soi absolu » (« *absolute Selbstgegenwart* ») (cf. *Die Idee der Phänomenologie*). Le rapport originaire à l'objet perçu est toujours un rapport « en esquisses » (*abschattungsmäßig*) tandis que la donation adéquate (caractérisant la perception « intérieure ») se recouvre avec ce qui y apparaît.

¹¹ *Ibid.*, p. 8a : « Und das Objekt ist (...) überhaupt kein phänomenologisch Gegebenes, nichts im Bewusstsein, nichts in der Wahrnehmung oder neben der Wahrnehmung *reell* Vorfindliches ». L'objet intentionnel est donc ici totalement exclu de la sphère des *data* phénoménologiques.

¹² De ce « caractère de l'acte », il faut encore distinguer le « sens de

de savoir s'il s'agit d'un acte qui *représente*, qui *juge*, qui « *sent* », qui *désire*, etc. Par contre, *ce dont* un jugement par exemple juge, c'est ce que Husserl appelle la *matière* de l'acte¹³ (ou parfois aussi, d'une manière équivoque, le « contenu » de l'acte – mais, étant donnée la désignation de « contenu » pour les « contenus d'appréhension », il vaut mieux éviter cette notion de « contenu » d'acte). Une fois que l'on se rappelle ces déterminations fixées dans la *V^{ième} Recherche Logique*, on comprend la définition que Husserl livre, ici en 1904, de la notion d'« apparition » : Husserl appelle en effet « apparition » ou encore « apparition de perception dans un sens prégnant » (*Wahrnehmungerscheinung im prägnanten Sinn*),¹⁴ l'apparition de l'objet, abstraction faite de sa qualité d'acte.¹⁵ Et cette apparition (*Selbsterscheinung*) n'est rien d'autre que l'*appréhension* d'un contenu de sensation : « les contenus de sensation subissent une appréhension, et c'est cette dernière qui fait « l'apparition de soi de l'objet » ».¹⁶

Toutes ces descriptions sont relativement bien connues. Ce qui l'est peut-être moins, c'est la clarification suivante que nous livre la première partie du *Cours* de 1904/05 à propos du schéma appréhension/contenu

l'acte » (ou de l'« appréhension ») – l'élément commun à plusieurs perceptions qui est à la base de la synthèse d'identification de ces perceptions : « ce qui est défini ici comme « sens », c'est ce qu'il y a de commun dans la direction sur l'objet », (« Was hier als « Sinn » definiert ist, ist das Gemeinsame der Richtung auf den Gegenstand ») ; *manuscrit F I 9*, p. 17a-18a.

¹³ Les développements ultérieurs de la *V^{ème} Recherche Logique* établiront que la matière est identique au *sens d'appréhension*, cf. la *Cinquième Recherche Logique*, § 20, *Husserliana XIX/1*, p. 430.

¹⁴ *Ibid.*, p. 8b. C'est moyennant cette identification entre, d'un côté, l'apparition de *perception* et, d'un autre côté, l'*appréhension*, que s'exprime le primat de la perception dans l'analyse husserlienne des actes intentionnels.

¹⁵ Il s'agit là simplement de la *matière* de l'acte et non pas de ce que les *Recherches Logiques* avaient appelé « représentation (*Repräsentation*) » (cf. *Sixième Recherche Logique*, § 26, *Husserliana XIX/2*, pp. 621 sq.).

¹⁶ *Ibid.*, p. 9b : « Die Empfindungsinhalte erfahren Auffassung und diese macht das "Selbsterscheinen des Gegenstandes" ».

d'appréhension : elle corrige un certain nivellement concernant la manière dont on conçoit habituellement ce schéma.

Une des erreurs principales – souvent commises en particulier dans la lecture des *Leçons sur la conscience intime du temps* – consiste dans une confusion entre, d'un côté, la distinction entre l'apparition et l'objet (intentionnel) et, d'un autre côté, celle entre les appréhensions immanentes et les appréhensions transcendantales. Alors que la première distinction relève d'une spécification au niveau de la *perception transcendante* – en juxtaposant, précisément, lors de la visée d'un objet transcendant, l'« objet » de la perception immanente (à savoir l'intentionnalité perceptive) et celui de la perception transcendante (à savoir l'objet visé par cette dernière) –, la deuxième distinction concerne directement le *schéma appréhension/contenu d'appréhension* qui permet de rendre compte, *au sein de tout acte intentionnel (qu'il soit transcendant (transzendierend) ou immanent)*, des « ingrédients » intentionnels qui y opèrent. L'erreur commise consiste ainsi dans une confusion entre la détermination de l'*objet constitué*, immanent à la conscience, et celle des *contenus réels constitutifs de cet objet*. La question du rôle du schéma appréhension/contenu d'appréhension pour la constitution de la conscience d'un objet (du temps ou de n'importe quelle autre représentation « intuitive ») porte exclusivement sur le deuxième aspect ; si l'on s'interroge alors sur la validité de ce schéma dans ce champ de la recherche phénoménologique, il faut avoir clairement en vue quel est le domaine précis dans lequel il s'applique.

Une lecture attentive de l'ensemble du *Cours* de 1904/05 permet d'éviter cette confusion. A la page 19a-19b du *manuscrit F I 9*, Husserl précise explicitement qu'il ne faut pas confondre la différence entre les perceptions internes – où il y a « recouvrement » (*Deckung*) entre le vécu (l'apparition) et le visé (l'« objet ») – et les perceptions externes (où il y a non-coïncidence entre les deux), d'un côté, et celle entre les « perceptions » *adéquates* (où le contenu vécu est « appréhendé comme étant lui-même et comme n'étant rien d'autre (*aufgefasst als er selbst und als nichts anderes*) ») et les « perceptions » *inadéquates* (où « ce n'est pas le cas »), de l'autre. Alors que dans le premier cas il est question des entités immanentes *constituées*, la deuxième distinction

porte sur les *phénomènes constitutifs* de ces entités. Ce qui est donc décisif, nous insistons, c'est que le schéma appréhension/contenu d'appréhension s'applique seulement au deuxième cas de figure et qu'il présente un modèle « constitutif » qui ne porte jamais sur des objets *déjà constitués*. On comprend dès lors pourquoi le schéma appréhension/contenu d'appréhension ne s'applique pas seulement aux objets de la perception transcendante mais également à la constitution des objets *immanents* : ce qui est en jeu, ce n'est pas l'objet constitué (qu'il soit transcendant ou immanent), mais les *phénomènes constitutifs* qui relèvent dans tous les cas de la *sphère immanente*. Et il se pose donc la question, toujours dans le cas de ce même exemple, du statut non seulement des entités constituées (des « objets immanents »), mais aussi, *et avant tout*, de leurs *phénomènes constitutifs* eux-mêmes.

Le « phénomène », au sens strict (au sens du « phénomène constitutif de... »), se distingue alors très clairement chez Husserl de l'*apparition*, dans la mesure où le phénomène n'est pas l'apparaissant immédiat (dans les deux sens de l'*objet apparaissant* et de l'*apparition de l'objet*), mais relève des opérations (*Leistungen*) de la subjectivité transcendante *fungierend* et anonyme – et nous nous demandons si la critique henryenne de cet « anonymat » qui résumerait et concentrerait l'« échec phénoménologique de la phénoménologie husserlienne »¹⁷ prend vraiment au sérieux ce sens du phénomène (voire tout simplement si elle l'a saisi) – sens d'ailleurs admirablement formulé par Heidegger dans le § 7 de *Sein und Zeit*, juste avant qu'il ne dévie (dans ce même paragraphe) vers une perspective ontologique qui, comme telle, ne sera plus acceptable pour Husserl lui-même.¹⁸

¹⁷ M. Henry, *Phénoménologie matérielle*, p. 44.

¹⁸ Pour une analyse plus détaillée de la notion de « phénomène » chez Heidegger et Husserl, cf. notre contribution « 'Phénomène' et 'Construction' : La 'genèse' fichtéenne et la phénoménologie de Husserl et de Fink », dans *Fichte (1804-1814). Réflexivité, Phénoménologie et Philosophie appliquée*, J.-G. Goddard et M. Maesschalck (éds.), Vrin, à paraître en 2003.

Quels sont alors ces « phénomènes constitutifs » de... ? Si dans ce qui suit, nous considérerons l'exemple privilégié des phénomènes constitutifs du *temps*, c'est d'une part parce qu'à travers cette analyse, Husserl nous livre des renseignements décisifs eu égard à la structure ultime de l'intentionnalité (et, nous le verrons, au statut de ses soubassements *intentionnels*), mais aussi pour nous placer sur le terrain même de M. Henry qui affirme que « si les *data* sensuels et impressionnels ne doivent pas être pris naïvement comme de simples 'contenus' qui sont simplement 'là', s'il s'agit de s'interroger sur leur donation, sur la phénoménalisation de l'impression en tant que telle, c'est vers la *conscience qui constitue originellement le temps* qu'il convient de se tourner »¹⁹.

Avant d'esquisser cette analyse eu égard à l'aspect qui nous intéresse ici, nous devons revenir encore une fois sur le statut de l'impression dans le schéma appréhension/contenu d'appréhension. Nous affirmons plus haut que le déploiement d'une phénoménologie hylétique qui thématiserait explicitement les *data* impressionnels est inconciliable avec le rôle même que Husserl attribue à ces *data*. Or, il n'empêche qu'il faut bel et bien leur accorder un statut déterminé et – M. Henry l'a très bien montré – le statut que Husserl leur attribue demeure entaché de difficultés qui ne trouvent pas de solution satisfaisante dans les textes antérieurs aux *Manuscrits de Bernau*. Même si Husserl, comme nous l'avons vu, atténue l'importance de la phénoménologie hylétique vis-à-vis de la phénoménologie noétique, il n'en reste pas moins que la *hylè* conserve un statut ambigu qu'on n'hésite pas, d'ailleurs, à associer à un résidu de sensorialisme présent dans la période de l'œuvre de Husserl qui fut d'ailleurs dans un intense échange avec la tradition néo-kantienne. M. Henry décrit très bien le problème : « Toujours déjà l'Être originel de l'Impression a été brisé, scindé, *jeté dans une extériorité primitive*, en quelque avant-plan de lumière où elle s'ex-pose et s'exhibe. Et cela parce que cette ex-position et ainsi le travail de l'ekstase sont la condition de la venue de l'Impression dans l'expérience, de sa première venue à elle-même en qualité de phénomène, d'appari-

¹⁹ M. Henry, *Phénoménologie matérielle*, p. 30.

tion sensible'. Ainsi la phénoménologie husserlienne ne connaît-elle, en lieu et place de l'Impression, que son être constitué, son être donné à l'intentionnalité ou à une proto-intentionnalité ». ²⁰ Or, c'est précisément à ce problème e. a. du statut précaire, voire presque contradictoire, des *data* impressionnels que Husserl se propose de répondre dans sa description de la constitution de la temporalité immanente en termes de « processus originaire » avec sa structure en *noyaux*.

Qu'est-ce qu'un « noyau » ? C'est un concept ou une notion que Husserl n'introduit jamais explicitement en en livrant une définition précise, mais c'est plutôt un de ces « concepts opératoires » dont le sens ne se détermine qu'au fur et à mesure et au terme de quelques hésitations et modifications. La nécessité de l'introduire pour rendre compte de la constitution de la conscience d'une durée temporelle apparaît clairement à Husserl en 1911 – dans le texte qui figure comme texte n° 53 dans le volume X de la *Husserliana* – ou, au plus tard, lors de sa relecture en 1917 quand il s'agit de l'intégrer dans la version des *Leçons* destinée à la publication. De quel problème en va-t-il plus précisément dans ce texte ? C'est le problème de la constitution de la temporalité non seulement des « phénomènes d'écoulement » (versant noématique des objets temporels), mais également des corrélats subjectifs (noétiques) de ces derniers. Tout se passe comme si lors du remaniement, datant donc vraisemblablement de 1917, du texte n° 53, Husserl (à moins que ce ne fût Edith Stein ?) a procédé à un changement radical de perspective (dont les §§ 8-10 des *Leçons* témoignent toujours), changement qui consiste à prendre conscience de la nécessité de descendre à un niveau constitutif en deçà de la sphère immanente, en deçà donc de la sphère qui englobe *et* ce qui relève de la temporalité noétique *et* ce qui relève de la temporalité hylétique. Husserl accède là à une notion qu'il continuera à appeler « phénomène d'écoulement » mais que dans les *Manuscrits de Bernau* – où Husserl introduit une foule de termes inédits où du moins dotés d'un sens inédit – il n'hésitera pas à rebaptiser

²⁰ *Ibid.*, p. 32.

« noyau » (*Kern*). Cette notion réapparaît dans de nombreux passages du *corpus* husserlien, et la plupart du temps dans des moments décisifs de l'analyse – et ce à un tel point que cela vaudrait sans doute la peine de relire Husserl à la lumière de cette « phénoménologie des noyaux » que, dans un premier temps, nous nous proposons de dégager donc de notre lecture des *Manuscrits de Bernau*.

La configuration phénoménologique rendant nécessaire l'introduction de la notion de « noyau » pour rendre compte de la constitution de la conscience du temps est la suivante. La constitution de la conscience du temps possède un caractère tout à fait spécifique en raison du fait que les phénomènes ultimement constitutifs du temps ont un statut rigoureusement *formel* – c'est en tout cas ce qui résulte de la distinction entre une phénoménologie des *objets temporels* (*zeitliche Objekte*) et une phénoménologie des « tempo-objets » (*Zeitobjekte*).²¹ Ce caractère formel implique et exige de « descendre » dans une sphère en deçà de la sphère immanente (celle des « objets temporels ») afin d'accéder précisément à la structure ultimement constitutive de la temporalité immanente et, nous le verrons, à la structure même de l'intentionnalité.²² Comme ces phénomènes – qu'on pourrait appeler, en vertu de ce qui vient d'être établi, « tempo-phénomènes » – possèdent à leur tour un statut temporel (même s'il faut le distinguer très nettement de celui des objets temporels immanents), il faut rendre compte de leur teneur

²¹ C'est ce qui a été vu par exemple par R. Bernet, « Einleitung des Herausgebers », *Husserliana XXXIII*, p. XXXII. Les « objets temporels » sont des objets immanents *constitués* possédant (e. a.) une durée temporelle, les « tempo-objets » sont des « objets » (possédant *intrinsèquement* une extension temporelle) *constitutifs* de toute dimension temporelle (la notion d'« objet » est à mettre entre guillemets parce qu'il ne s'agit pas d'objets véritablement constitués).

²² Ce qui éclaire par là même l'acception spécifiquement husserlienne du « transcendantal » par opposition à l'acception kantienne. Il nous semble que l'intention de Husserl consiste à concilier, dans son analyse transcendantale, à la fois la vertu *constitutive* de la sphère pré-immanente, et son attestabilité dans ce qu'il appelle des « vécus originaires » (voir à ce propos le texte n° 10 de *Husserliana XXXIII*).

descriptive particulière, et c'est précisément la raison pour laquelle Husserl introduit une nouvelle terminologie : celle du « processus originaire » avec sa structure en « noyaux ».

La première description phénoménologique (dont témoigne déjà un texte de 1913²³) de la « descente » dans la sphère pré-immanente révèle que la conscience constitutive du temps est un flux – Husserl l'affirme explicitement dans le *Supplément XI des Ideen I*. Il nomme « processus originaire » le flux dans lequel se constitue la temporalité immanente. Ce processus originaire ne représente pas un pôle subjectif en face du pôle objet (ce qui pose toujours la question de savoir comment se constitue l'horizon temporel commun de ces deux pôles), mais il possède une structure en *noyaux*, « intentionnels de part en part »,²⁴ constitutifs de tous les moments réels de la sphère immanente. Cela signifie en d'autres termes, nous le verrons, que ce sont les *noyaux* relevant d'une sphère pré-immanente qui constituent la temporalité (immanente) de la conscience rétentionnelle, impressionnelle et protentionnelle.

Quelle est alors, dans cette sphère pré-immanente, la forme de ce « flux de vécus originaires » et comment faut-il concevoir sa « structure en noyaux » ? Le processus originaire est un processus « protentionnel » *infini* (« éternel »), *continu*, *unidirectionnel* et *irréversible*. Toute phase ici est intention et remplissement, à l'infini. Chaque phase constitutive du processus suit un ordre bien déterminé : le processus originaire est un *continuum* de phases. Et chacune de ces phases est à son tour un *continuum* « rétentionnel » et un *continuum* « protentionnel ».²⁵ Le caractère dynamique du processus originaire consiste ainsi en un champ de tensions opposant le *continuum* protentionnel, d'un côté, et les *continua* protentionnel et rétentionnel des phases *constitutives* de ce dernier, de l'autre. Comment faut-il comprendre le rapport de médiation entre le

²³ Il s'agit du texte n° 54 de *Husserliana X*.

²⁴ Cette constatation fournit l'argument le plus puissant à l'encontre d'une « phénoménologie hylétique ».

²⁵ Notons que Husserl met ces termes entre guillemets, car ces *continua* ne relèvent pas de la temporalité immanente, mais *constituent bien plutôt celle-ci selon la forme*.

processus intégral et les noyaux originaires, protentionnels et rétentionnels ? Husserl nomme « série fondamentale » (*Grundreihe*) le *continuum* de phases du processus originaire ; chaque phase de cette série est constituée d'un « noyau » (*Kern*) (d'une « phase originaire ») – à degré de remplissement maximal – ainsi que de noyaux modifiés à degré de remplissement variable lequel tend vers zéro.

Les phases conscientielles ont une plénitude relative variable, ou un 'caractère de noyau' (...). Le noyau peut être d'une variabilité quelconque ; même s'il y en a tant qu'on voudra, chacun n'en possède pas moins une plénitude maximale dans la phase en question du « caractère de noyau » maximal (que nous nommons la phase originaire) (...). *Ce noyau originaire n'est ce qu'il est qu'en tant que noyau renfermé intentionnellement*.²⁶

C'est en raison de leur caractère intentionnel « de part en part » (qui s'exprime par la médiation entre les protentions et les rétentions)²⁷ que Husserl, contrairement à la terminologie utilisée dans les *Leçons*, ne définit plus les noyaux - ou phases - originaires en termes d'« impressions ». En ce qui concerne les noyaux modifiés, leur « caractère de noyau » (*Kernhaftigkeit*) diminue de degré à mesure que l'on s'éloigne des phases originaires. Ces noyaux modifiés sont appelés « phénomènes d'évanouissement (*Abklangsphänomene*) »²⁸ lorsqu'il s'agit des noyaux « rétentionnels ». En revanche, Husserl ne désigne pas d'un nom particulier les noyaux « protentionnels ».²⁹ L'objectif de cette description consiste ainsi à établir que ce sont ces deux sor-

²⁶ *Husserliana XXXIII*, p. 32 (c'est nous qui soulignons).

²⁷ Cf. à ce propos les textes n° 1 et 2 de *Husserliana XXXIII*.

²⁸ Ce sont en effet les phases en tant que « data de noyaux » rétentionnels que Husserl nomme « phénomènes d'évanouissement » (cf. à ce propos *Husserliana XXXIII*, texte n° 11, p. 216 sq.).

²⁹ L'asymétrie entre les phénomènes d'évanouissement et les noyaux « protentionnels » traduit celle entre le caractère « lié » de la rétention et le caractère « libre » de la protention. En effet, l'expression la plus évidente de l'asymétrie entre la rétention et la protention consiste dans le fait que le processus

tes de noyaux modifiés qui assurent le lien entre les *continua* ascendants et descendants, au niveau de la sphère pré-immanente, et les protentions et les rétentions, au niveau de la sphère immanente.

La nouveauté radicale introduite par Husserl dans le texte n° 2 de *Husserliana XXXIII*, dont nous dégageons ces analyses, réside alors dans la mise en évidence de cette « intentionnalité » « remplissante » (*erfüllende*) et « é-vidente » (*entleerende*) à ce niveau ultimement constitutif de la conscience du temps – intentionnalité(s) permettant de penser le rapport entre le processus intégral et ses noyaux constitutifs (même si, il est vrai, Husserl ne se prononce pas d'une manière très détaillée à ce propos). Ce qui caractérise spécifiquement cette intentionnalité, c'est qu'elle n'est plus ici rétention (ou protention) d'un contenu – ce en quoi consistait l'intentionnalité d'acte dans la sphère immanente (cf. le texte n° 50 de *Husserliana X*) – mais qu'elle *ouvre un champ de noyaux* qui constituent, dans leur processus de remplissement et d'é-videment, la temporalité pré-immanente.³⁰

Le processus originaire, loin d'être une série de mainteneurs objectifs qui se succéderaient et qui orienteraient le temps immanent (emprunt illégitime à la temporalité objective) est ainsi bien plutôt un « champ » de *tensions* qui structurent la subjectivité transcendantale en tant que « vie » intentionnelle. C'est ce champ de « tensions » qui caractérise la structure temporelle de la « conscience » intentionnelle. En se servant d'une expression de K. Held, on pourrait dire qu'il ne faut pas comprendre la *pro*-tention et la *ré*-tention à partir de l'*in*-tention, mais, au contraire, que *c'est le champ protentionnel-rétentionnel lui-*

originaire n'a des noyaux intentionnels « remplis » qu'au passé (*scil.* les phénomènes d'évanouissement, justement).

³⁰ Remarquons que l'ouverture de ce champ s'apparente à ce qui est nommé par Fink la conscience « déprésentante » d'horizon. Cf. à ce propos R. Bruzina, « The Revision of the Bernau Time-Consciousness Manuscripts : Status Questionis – Freiburg, 1928-1930 », *Alter*, n° 1, 1993, p. 368 *sq.* et « The Revision of the Bernau Time-Consciousness Manuscripts : New Ideas – Freiburg, 1930-1933 », *Alter*, n° 2, 1994, p. 368, 377.

*même qui constitue structurellement l'intentionnalité.*³¹ Husserl illustre ces descriptions phénoménologiques au moyen d'un diagramme tridimensionnel du temps qui représente les *continua* pré-immanents à l'aide de deux plans qui se coupent dans l'axe des phases originaires.³²

Pour pouvoir tirer la conclusion de cette analyse par rapport aux élaborations d'une phénoménologie hylétique, il faut considérer encore un dernier point. Nous disions déjà que l'analyse de la constitution de la temporalité immanente est purement *formelle*. Est-ce à dire que Husserl ne fait que reconduire une analyse relevant du cadre de sa phénoménologie noétique ? Et la caractérisation des noyaux comme « intentionnels de part en part » ne justifie-t-elle pas une telle assertion ? La réponse doit clairement être négative. Le caractère « omni-intentionnel » des « tempo-phénomènes » concerne exclusivement la *forme* de la « tempo-conscience ». Et le but d'une « phénoménologie des noyaux » consiste très précisément à « dépasser » (si ce terme a un sens), ou mieux : à descendre en deçà du clivage *noèselhylè*. Si Husserl parle d'une analyse formelle, cela tient précisément au statut spécifique des *tempo-objets* : s'exprime ici l'idée que ce n'est à chaque fois qu'un *contenu* qui assigne à cette temporalité originaire le statut de l'objectivité. Le flux originaire n'est donc en effet qu'une *forme* dont l'objectivité (et par conséquent la mesurabilité, etc.) ne s'obtient qu'en vertu de son rapport à un contenu matériel. Ainsi, Husserl procède-t-il ici à une déconnexion entre l'objectivation et la temporalisation, ce qui lui permet en même temps de concilier l'aprioricité et l'indépendance de cette dernière vis-à-vis d'un contenu relevant de l'expérience.

On déduit de tout ce qui précède que l'analyse de la constitution de la conscience du temps requiert une descente en deçà de la dualité acte/contenu d'acte (et, en dernière instance, en deçà de la dualité

³¹ « Phänomenologie der Zeit nach Husserl », dans *Perspektiven der Philosophie*, Hildesheim, Gerstenberg, tome 7, 1981, p. 205 *sq.*

³² Cf. à ce propos notre étude « Das Problem der Zeit bei Husserl. Eine Untersuchung über die husserlschen Zeitdiagramme », *Husserl-Studies*, Kluwer, 18/2, 2002, pp. 89-122 ; trad. française : « Les diagrammes husserliens du temps », *Alter*, n° 9, 2001, pp. 365-399.

noèse/hylè), ce qui rend caduque l'opposition phénoménologie noétique/phénoménologie hylétique. La « phénoménologie des noyaux » n'est donc pas une phénoménologie hylétique, mais elle tente à fournir le soubassement phénoménologique à des phénomènes dont la constitution n'avait pas été clarifiée avec les outils propres à la seule sphère immanente (ce qui justifiera en un sens ensuite l'avènement d'une phénoménologie génétique).

Que pouvons-nous maintenant répondre à la thèse principale de M. Henry selon laquelle « l'impression ou pour mieux dire l'impressionalité constitue la conscience elle-même, à savoir la phénoménalité pure comme telle, la matière et la substance phénoménologique dont elle est faite, et ainsi la phénoménalité originelle de tous les phénomènes » ?³³ D'abord, et surtout, que M. Henry a « vu juste » en un sens. Il a tout à fait raison de dire que le dualisme appréhension/contenu d'appréhension est insatisfaisant pour la sphère des représentations intuitives, car la séparation radicale entre le moment hylétique et le moment noétique ne permet pas de comprendre la médiation entre ces deux moments (c'est-à-dire de comprendre en particulier comment et pourquoi la noèse est précisément noèse *de ce* moment hylétique et comment et pourquoi la hylè est finalement susceptible d'être animée)³⁴. Nous avons vu que ce dualisme n'explique pas comment se constitue le caractère temporel *et* du versant hylétique *et* du versant noétique – ce qui appelle ainsi à un dépassement de cette dualité vers une unité qui rend cette scission possible. Que cette unité ne saurait cependant se résorber dans le seul moment hylétique se justifie comme suit – et inutile de préciser qu'en guise de récapitulation, il faut « défendre » ici Husserl contre les critiques de M. Henry :

1. M. Henry a tendance à confondre deux mouvements tout à fait distincts chez Husserl, il identifie le glissement de la « première dona-

³³ M. Henry, *Phénoménologie matérielle*, p. 33.

³⁴ Ce problème sera attaqué de front e. a. dans les *Analysen zur passiven Synthesis (Husserliana XI)*.

tion » (celle de la hylè) vers son appréhension par une fonction noétique avec la superposition de la donation du son, par exemple, comme « pure donnée hylétique » (c'est-à-dire « la donation inextatique dans l'affectivité ») et « la donation extatique dans la perception du *maintenant* ». ³⁵ Cette identification occulte le fait, pourtant absolument capital si l'on veut comprendre le sens de la constitution de la conscience du temps, que Husserl distingue entre la temporalisation des *objets temporels (zeitliche Objekte)* et la temporalisation des *tempo-objets (Zeitobjekte)* – c'est-à-dire entre la temporalisation des entités réellement immanentes à la conscience (dont les objets temporels constitués, les appréhensions *et les contenus d'appréhension*, c'est-à-dire les *data* hylétiques !) et les *phénomènes constitutifs* de toutes ces entités, phénomènes qui se situent précisément *en deçà* du dualisme appréhensions noétiques/impressions hylétiques.

2. L'identification entre l'impressionalité et la conscience, préconisée par M. Henry, signifie que seule dans et à travers *l'impression*, la conscience se donne elle-même ou s'apparaît à elle-même. Or le caractère « omni-intentionnel », intentionnel de part en part, des noyaux permet de rendre compte de l'auto-donation de la conscience sans que l'on ne tombe dans les apories des *Leçons* de 1928 stigmatisées à juste titre par M. Henry, mais surmontées par Husserl dans les *Manuscrits de Bernau*. (Et sans que, par ailleurs, contrairement aux affirmations de Merleau-Ponty, Derrida, Frank, etc., on ne soit contraint à affirmer que la saisie de l'auto-apparition de la conscience ne peut s'effectuer qu'*après coup*).

Les noyaux ne sont pas des noyaux purement hylétiques parce qu'ils *instituent* (l'usage du verbe « constituer » ne serait pas judicieux ici parce qu'il n'y a pas, à ce niveau, de *constitution d'objet*) la temporalité *et* hylétique *et* noétique. Mais ils ne forment pas non plus de structure simplement statique parce qu'ils sont eux-mêmes en flux,

³⁵ M. Henry, *Phénoménologie matérielle*, p. 36.

dans la mesure où ils constituent originaires la structure remplissante – é-vidante du processus originaire (structure qui implique déjà un remplissement (et un é-videment) et donc une composante hylétique, sans qu'elle ne se *réduise* pour autant à une phénoménologie exclusivement hylétique).

Voilà donc le rôle des noyaux pour la constitution de la temporalité immanente dans une structure pré-immanente. Or, le problème de la constitution du temps n'est pas le seul où l'on rencontre cette notion de « noyau ». En effet, les *noyaux* originaires, « protentionnels » et « rétentionnels » ont des équivalents dans d'autres domaines de recherche : c'est ainsi que nous esquisserons enfin, d'une manière certes très sommaire, en quoi cette notion de « noyau » peut également être rendue fructueuse pour ce qui concerne, en logique, le problème de *l'essence du « contenu » du jugement*.

La *Logique formelle et logique transcendantale*, qui analyse – dans le cadre d'une interrogation sur « l'existence idéale » du jugement – le concept de « sens », rencontre, après la distinction entre la matière et la qualité effectuée dans les *Recherches Logiques*, une « équivocité » (*Doppelsinn*) eu égard à cette notion même de « sens » dans la sphère du jugement.³⁶ En conséquence, Husserl est amené à compléter ici le concept d'un « jugement distinct » (*deutliches Urteil*) par une « détermination d'essence » nouvelle.³⁷ Comme le montre l'extrait suivant, l'« origine » de l'« existence idéale du contenu du jugement » réside dans ce que Husserl appelle les « noyaux syntaxiques » :

³⁶ *Husserliana XVII*, p. 225.

³⁷ « La possibilité unitaire d'accomplir le CONTENU du jugement précède la possibilité d'accomplir le jugement lui-même et est sa condition. Ou encore, l'« existence » idéale du CONTENU du jugement est la présupposition de l'« existence » idéale du jugement (au sens le plus large d'une objectivité catégoriale intentionnée en tant que telle) et se résorbe dans cette dernière elle-même » (traduction modifiée, c'est nous qui soulignons « contenu »), *Husserliana XVII*, p. 225.

Si nous nous interrogeons maintenant sur l'« origine » de la première existence [celle du *contenu* du jugement] (avec son opposé qui trouve son expression uniquement dans le mot aux significations multiples : non-sens), alors nous sommes renvoyés aux *noyaux* syntaxiques qui apparemment n'ont aucune fonction dans les considérations formelles. Ce qui donc voudrait dire que la possibilité d'accomplir véritablement la possibilité d'un jugement (en tant que visée) prend racine *non seulement* dans les *formes* syntaxiques mais aussi dans les *matériaux* syntaxiques. Ce dernier fait, le logicien engagé dans la logique formelle l'omet facilement, du fait que son intérêt est dirigé de manière unilatérale vers le syntaxique – dont la multiplicité des formes appartient exclusivement à la théorie logique – et du fait qu'il algébrise les noyaux, le noyau ne relevant pas de la théorie et étant alors considéré comme un quelque chose vide qui doit simplement être maintenu identique (traduction de S. Bachelard³⁸ modifiée).³⁹

Les « noyaux syntaxiques » désignent les unités logiques ultimes qui mettent en un rapport de *médiation circulaire*⁴⁰ entre elles les formes et matières syntaxiques (c'est-à-dire cela même qui, en tant que « matériau de construction »⁴¹ de la formation syntaxico-catégoriale dans le jugement prédicatif, détermine ultimement le jugement sans favoriser unilatéralement la forme ou la matière).

Or, en réalité, la notion de « noyau » ne concerne *pas* le niveau des *matières syntaxiques* – la terminologie du § 89 b) de *Logique formelle et logique transcendantale* est à cet égard ambiguë –, mais un niveau plus profond, *constitutif* des matières syntaxiques. Comment faut-il comprendre ces rapports de constitution ?

Comme Husserl l'établit dans les §§ 2 *sq.* de l'important *Supplé-*

³⁸ *Logique formelle et logique transcendantale*, trad. par S. Bachelard, Paris, PUF, 1957, 1984, pp. 293-295.

³⁹ *Husserliana XVII*, pp. 225 *sq.*

⁴⁰ Dans son commentaire de la *Logique formelle et transcendantale*, D. Lohmar montre que les formes syntaxiques et les matières syntaxiques s'exigent mutuellement, cf. *Edmund Husserls « Formale und transzendente Logik »*, Darmstadt, WBG, 2000, p. 152.

⁴¹ D. Lohmar, *op. cit.*, p. 152.

ment I à *Logique formelle et logique transcendantale*, les matières syntaxiques (*syntaktische Stoffe*) sont les catégories logiques ultimes assurant le rapport à l'objet.⁴² Notons que ces matières ne sont pas *indépendantes*, mais qu'elles appartiennent à une concrétion constituée par les matières et les formes syntaxiques (*syntaktische Formen*). Donc, strictement parlant, ce n'est que l'unité de la *complexion* matières syntaxiques/formes syntaxiques qui permet le rapport à l'objet. Husserl nomme cette unité « syntagme ».⁴³

Or la matière syntaxique – nommée aussi « formation de noyau (*Kerngebilde*) »⁴⁴ ou, d'une manière qui induit justement en erreur, « noyau syntaxique »⁴⁵ –, au sein d'un syntagme, est encore structurée (et c'est là que nous accédons au niveau constitutif des matières syntaxiques) : on peut y distinguer abstraitement une forme (laquelle n'est pas une forme syntaxique !) que Husserl nomme « forme du noyau (*Kernform*) » et, corrélativement, une « matière du noyau (*Kernstoff*) »⁴⁶ que Husserl appelle aussi tout simplement « noyau ». Prenons comme exemple l'expression « la feuille est blanche » : elle contient deux syntagmes : « la feuille », d'un côté, dont la *forme* syntaxique est le *sujet* (formé catégorialement) et, d'un autre côté, « blanche » dont la *forme* syntaxique est le *prédicat*. La *matière* syntaxique « la feuille » se divise à son tour en une « forme du noyau » – le fait d'être un *nom* – et en une « matière du noyau » (le fait d'être une *feuille*). De même pour « blan-

⁴² Par rapport à ce qui suit, cf. également les analyses éclairantes de Markus S. Stepanians, *Frege und Husserl über Urteilen und Denken*, Schönningh, Paderborn, Munich, Vienne, Zurich, 1998, chapitre 11, pp. 308-341.

⁴³ *Logique formelle et logique transcendantale, Supplément I*, § 8, *Husserliana XVII*, p. 307.

⁴⁴ *Logique formelle et logique transcendantale, Supplément I*, § 12, *Husserliana XVII*, pp. 310 sq.

⁴⁵ *Logique formelle et logique transcendantale, Husserliana XVII*, p. 225 sq. (passage cité plus haut).

⁴⁶ Les formes du noyau ont un statut *pré-syntaxique* si on les considère du point de vue de la genèse du jugement : elles constituent ainsi à un niveau anté-prédicatif les formes syntaxiques (voir à ce propos *Expérience et jugement*, § 50).

che » dont la « forme du noyau » est *adjectif* et la « matière du noyau » la *blancheur*. (Il ne faut pas confondre les « formes du noyau » et les catégories grammaticales des langues naturelles : en effet, il ne s'agit pas ici de différences langagières mais de différences *intentionnelles*).⁴⁷ Soulignons que ces éléments indivisibles (les noyaux avec leur forme de noyau) composent une « *unité de la forme et de la matière* »,⁴⁸ aspect décisif dans la caractérisation phénoménologique de ces noyaux.⁴⁹

Alors que les noyaux originaires, protentionnels et rétentionnels ont un statut purement *formel*, les composantes des « formations de noyau » expriment la médiation *forme/matière* pour la constitution de la signification idéale d'un jugement. Même si, dès lors, le « concept opératoire » de « noyau » répond de fonctions aussi diversifiées,⁵⁰ son usage se justi-

⁴⁷ Ces différences intentionnelles concernent la manière dont l'objet est saisi (« *Weise der Erfassung* »), *Expérience et jugement*, Hambourg, F. Meiner, 1985, § 50, p. 248 sq.

⁴⁸ *Logique formelle et logique transcendantale, Supplément I*, § 11, *Husserliana XVII*, p. 310.

⁴⁹ Ce sont d'ailleurs ces noyaux qui doivent rester identiques pour qu'un syllogisme du type *modus ponens* soit valide. La notion de noyau correspond ainsi à ce qui est appelé « terme (*terminus*) » dans la logique traditionnelle ; voir à ce propos le *Logique formelle et logique transcendantale, Supplément I*, § 15, cf. aussi Stepanians, *op. cit.*, p. 333 et p. 340 sq.

⁵⁰ Remarquons que la notion de « noyau » est à l'œuvre également dans la sphère de l'intersubjectivité, en particulier en ce qui concerne le problème de l'*apprésentation d'autrui*. Dans le § 54 des *Méditations cartésiennes* se pose à Husserl le problème du sens de l'aperception d'autrui. Entre l'écueil de Charlybde d'une « constitution » (ou d'une « projection ») d'autrui à partir du modèle de l'*ego* qui ne permet pas d'appréhender autrui en son *altérité*, et celui de Scylla d'une altérité *radicale* dont le sens d'être nous échappe à jamais, Husserl tente d'emprunter la voie d'une association « assimilante » (*qui n'est ni directe, ni immédiate*), d'un « appariement » (*Paarung*), entre l'*ego* et l'*alter ego*, permettant de révéler le « NOYAU » d'une *apprésentation* (*Méditations cartésiennes*, trad. par G. Peiffer et E. Levinas, Paris, Vrin, 1931, 1947, 1992 pour la présente édition, p. 193 ; *Husserliana I*, p. 148) caractérisée par le

fie tout de même dans la mesure où Husserl se sert à chaque fois de cette notion pour décrire les *phénomènes constitutifs* d'une *unité* en deçà d'une *scission* (appréhension/contenu d'appréhension, forme/matière, etc.). La « phénoménologie des noyaux » qui se dégage par là a ainsi par tout comme objectif de concourir au projet d'une « refonte de la phénoménologie »⁵¹, qui s'impose et qui cherche à rendre compte de la « phénoménalisation » (M. Henry et M. Richir – quelles qu'en soient les différences au niveau de la réalisation effective), c'est-à-dire de ce « tremblé » et ce « bougé » (Merleau-Ponty), de cette « oscillation » (*Schwungung*) (Heidegger, Fink) – « clignotement » en termes richiriens – ou simplement de cette sphère « entre... » dont parlent Desanti et Held ainsi que d'autres penseurs tributaires de la phénoménologie de Husserl : autant d'auteurs qui se proposent tous, pour le dire autrement, de s'enquérir du champ « intentionnel » ultime et originaire de la « *phénoménalité* » et du *sens* des phénomènes.

Alexander SCHNELL
(Université de Poitiers)

même statut « pré-phénoménologique » que les noyaux de la sphère temporelle pré-immanente : « en deçà » de la scission entre une « synthèse » subjective « d'identification » et une donation d'autrui en tant que *constitué* non pas comme *objet*, mais comme *autre* sujet.

⁵¹ M. Richir, *L'expérience du penser*, Grenoble : J. Millon, 1996, p. 8.

LA « PHÉNOMÉNOLOGIE DES NOYAUX » EST-ELLE UNE PHÉNOMÉNOLOGIE HYLÉTIQUE ?

Le débat

D. SERON : J'ai été surpris par votre exposé, et par le rôle que vous faites jouer au concept de noyau chez Husserl. Je peux me tromper, mais il me semble que, quand Husserl parle de noyaux, il désigne simplement un élément qui est invariant, un noyau identique relativement à des variations. Un noyau syntaxique, par exemple, au sens de *Logique formelle et logique transcendantale*, c'est ce qui reste identique lorsqu'on fait varier les formes syntaxiques. Je ne pense pas que Husserl ait autre chose en vue. Enfin, je ne pense pas que le concept de noyau soit vraiment un concept autonome, ni qu'il joue chez Husserl, par rapport aux exemples que vous avez donnés, le rôle que vous avez décrit. Mais vous allez peut-être me détromper.

A. SCHNELL : Je ne suis pas d'accord. Effectivement, je disais qu'il y a eu une évolution de l'acception du terme de noyau chez Husserl. L'acception à laquelle vous faites référence, celle d'un pôle d'identité, c'est celle des *Ideen I* quand il parle des noyaux noématiques. Comme je disais, à partir de 1911 ou plus tôt, il y a une nouvelle acception de la notion de noyau qui apparaît, et qui est largement développée et fondée dans les manuscrits de Bernau. J'ai fait allusion à deux autres acceptions. Cette notion apparaît aussi dans les trois volumes des *Husserliana* consacrés au problème de l'intersubjectivité, mais sur ce point mon opinion n'est pas encore fixée, et je ne peux pas développer véritablement. Je me suis limité à la citation des *Méditations cartésiennes*, page 54. Par contre, en ce qui concerne *Logique formelle et logique transcendantale*, les noyaux syntaxiques désignent, comme je le disais, et

comme Dieter Lohmar le montre également, cette unité qui n'est pas simplement formelle, mais qui relève aussi du contenu.

D. SERON : C'est une notion de logique, qui n'a rien à voir avec la phénoménologie génétique. À mon sens, on n'est pas du tout dans la même sphère de problèmes que pour les manuscrits de Bernau. C'est en quelque sorte un concept simplement opératoire, comme on parle de déduction, ou que sais-je encore. En tout cas, je ne comprends pas bien l'articulation que vous faites entre l'usage de ce concept dans les manuscrits de Bernau et l'usage logique du même concept dans *Logique formelle et logique transcendantale*.

A. SCHNELL : Moi-même je disais que c'était effectivement un concept opératoire. Il est peut-être plus « opératoire », d'ailleurs, dans les représentations intuitives que dans les représentations signitives. Le lien éloigné que je vois tout de même entre les noyaux syntaxiques et les noyaux dont parlent par exemple les manuscrits de Bernau, c'est qu'il s'agit d'une unité en deçà d'une scission. L'unité logique, c'est l'unité de la forme et du contenu. En ce qui concerne le temps, c'est l'unité en deçà de la scission entre le noétique et le noématique.

B. BÉGOUT : Dans les *Ideen II*, Husserl dit finalement que les « synthèses esthésiques » – car il ne les appelle pas encore des synthèses passives – ne synthétisent pas les impressions diverses et chaotiques, mais déjà des complexes de sensations, qu'il nomme des substrats ultimes. Au sens où, dans la phénoménologie hylétique, il n'y a pas seulement des impressions ; il y a déjà ces noyaux, des noyaux hylétiques, porteurs d'un sens, porteurs d'une objectivité qui bien sûr n'est pas l'objet noématique. Husserl parle d'« objets hylétiques » dans les analyses sur les synthèses passives. À partir de là, on pourrait articuler avec le problème de *Logique formelle et logique transcendantale*, où justement toute évidence de jugement présuppose non pas simplement l'identité d'un X, mais encore un substrat individuel, c'est-à-dire non pas le concept de substrat individuel, mais un substrat individuel auquel elle peut s'appliquer. On verrait alors le lien entre le concept de substrat et

celui de noyau. Peut-être, le concept de substrat étant trop sensualiste, le terme de noyau est-il mieux approprié.

A. SCHNELL : Ca dépend. Ce substrat hylétique, n'a-t-il qu'une dimension hylétique, ou est-ce qu'il y a déjà ici une fonction noétique ?

B. BÉGOUT : Mais il est déjà une fonction noétique, puisqu'il excite la conscience, qu'il lui envoie des motivations, l'affecte, etc. Il y a une animation intentionnelle propre à ces substrats, à savoir toutes les synthèses associatives décrites dans *De la synthèse passive*, où ces pôles ou ces objectivités hylétiques se réfèrent les unes aux autres, et constituent des complexes plus grands comme un champ visuel ou tactile unifié, etc. Mais effectivement, quand tu parles de noyaux, les textes que tu mobilises sont peu connus et assez disséminés, comme c'est souvent le cas chez Husserl.

A. SCHNELL : Husserl n'a jamais dit : la notion de noyau, c'est cela.

B. BÉGOUT : Parce que dans les *Ideen II* il emploie ce terme de substrat ultime, et que, dans *De la synthèse passive*, il emploie aussi les termes de substrat, de complexe, de configuration, etc., qui ont effectivement quelque chose de polaire, qui suggèrent un rassemblement autour d'une objectivité. Tu serais d'accord ?

A. SCHNELL : Je pense que c'est encore un autre concept opératoire.

B. LECLERCQ : Ma question sera de pur éclaircissement. Je ne comprends pas bien ce qu'est cet *Urprozeß* qui est plus fondamental que la temporalité de la conscience elle-même, plus fondamental au point que les moments de la conscience seraient déjà des moments constitués. Je comprends d'autant moins ce qu'il est, que cet *Urprozeß* est lui-même, me semble-t-il, éminemment rétentionnel-protentionnel. Husserl n'impose-t-il pas, si on peut dire, une couche supplémentaire, prétendument plus fondamentale, mais qui n'apporte rien de plus que la couche du flux de la conscience ?

A. SCHNELL : Actuellement, il y a un grand débat sur cette question dans les recherches husserliennes. Notamment à l'instigation de Zahavi, qui soutient qu'il n'y a pas d'autre couche, mais que l'auto-apparition du flux ne serait qu'une dimension réflexive de la sphère immanente. Il me semble au contraire qu'à partir du texte 54 du volume X des *Husserliana*, Husserl défend l'idée d'une sphère « pré-immanente », donc d'une temporalisation qui est en deçà de la temporalisation immanente, à propos de laquelle il dit lui-même que les rétentions et les protentions ne sont que des moments, mais des moments dépendants. Et la notion d'*Urprozeß*, de processus originaire, dans les manuscrits de Bernau, est une reprise de cette découverte de cette sphère pré-immanente. Mais Husserl utilise un nouveau terme. Il ne réutilise pas la notion de flux absolu de la conscience pour plusieurs raisons, dont la plus importante, me semble-t-il, est qu'il n'arrivait pas à fixer exactement le rapport entre le flux absolu de la conscience et l'*Urimpression*, l'impression originaire. La première chose qu'il fait, dans les manuscrits de Bernau ou dans ses séjours à Bernau, c'est de proposer une analyse de la protentionnalité. Quand on lit les textes du volume XXXIII des *Husserliana*, les choses apparaissent bien dans cet ordre-là : il y a d'abord une analyse de la conscience protentionnelle, qui débouche sur cette notion de processus originaire, avec sa structure en noyau. La différence d'avec le flux absolu de la conscience, c'est que les *Urimpressionen* sont considérées simplement comme des protentions remplies. C'est pour cette raison qu'il n'y a plus de résidu sensoriel au niveau de ce flux ultimement constitutif qu'il appelle désormais *Urprozeß*. Toutes ces phases sont intentionnellement médiatisées, et c'est là une nouveauté qui me semble vraiment importante dans les manuscrits de Bernau. Je ne comprends pas pourquoi les éditeurs du volume XXXIII disent qu'il n'y a rien de nouveau.

B. LECLERCQ : Donc il n'y a pas d'impression originaire. L'impression originaire est elle-même le produit de protentions remplies.

A. SCHNELL : Elle est constituée.

B. BÉGOUT : Je pense qu'en 1905, l'« origine » de la conscience intime du temps, c'est l'impression originaire. Mais cette thèse rend difficilement explicable la structure même du temps, qui serait produite par l'impression originaire elle-même. On comprend bien que l'impression peut se défaire en rétentions, etc. Mais effectivement, s'agissant de tout le côté protentionnel, on ne comprendrait pas pourquoi l'impression elle-même se viserait comme impression future, etc.

A. SCHNELL : Et toute la lecture des leçons sur le temps que propose Henry se greffe sur cette phrase où Husserl dit que l'*Urimpression* est une conscience originaire.

B. BÉGOUT : Et effectivement, on pourrait dire qu'il y a dans les manuscrits de Bernau une dissociation de l'impression et de la structure du temps, et que l'impression n'y est qu'un moment de cette structure du temps, un moment secondaire, constitué. Parce qu'en 1905, la structure du temps doit découler, d'une certaine manière, de l'impression originaire. Et bien évidemment, si l'impression originaire n'est que l'affect d'un quelque-chose, comment cet affect pourrait-il lui-même produire cette structuration formellement déjà assez complexe, comme tu l'as montré dans ta thèse, de la temporalité ? Bien sûr, le problème que posent les manuscrits de Bernau, c'est de présupposer une structure formelle du temps précédant le temps effectif. Le temps effectif ne serait que le remplissage inadéquat de cette structure formelle du temps. Inadéquat, au sens où la protentionnalité ne sera jamais remplie.

B. LECLERCQ : Mais ce que je ne comprends pas bien, c'est le motif pour lequel Husserl doit supposer une couche sous-jacente, et considérer que les moments sont constitués. Pourquoi n'a-t-il pas plutôt réécrit les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, en abandonnant l'idée d'une impression originaire, en insistant uniquement sur la structure temporelle, protentionnelle-rétentionnelle, de la conscience, et en disant que tout cela *suscite* des moments d'impression ?

A. SCHNELL : La réponse est claire. Dans les leçons sur le temps, Husserl essaie de rendre compte de la temporalisation noématique, c'est-à-dire des tempo-objets constitués, par des noèses, et il propose quelque chose comme une corrélation entre le versant noétique et le versant noématique. Mais ce dont il se rend compte par la suite, c'est qu'il y a des problèmes de recouvrements entre ces deux versants. En d'autres termes, le problème qui se pose est le suivant : si les noèses sont constituantes de la temporalisation noématique, elles ont à leur tour une dimension temporelle. Mais qu'est-ce qui constitue cette dimension temporelle ? Ce n'est pas une auto-constitution, mais ici il est nécessaire de recourir à un autre niveau. C'est sur ce point que la notion de noyau est vraiment pertinente. Cet autre niveau, c'est le noyau unitaire qui donne lieu à une scission entre le versant noétique et noématique, mais qui ne peut pas relever du même niveau que ces composantes réellement immanentes à la conscience. Husserl n'est pas fidèle à ses préceptes antérieurs. Ce qui constitue l'expérience ne peut pas, à son tour, relever de cette même sphère d'expérience.

L'ENJEU PHÉNOMÉNOLOGIQUE COMME PHÉNOMÉNOLOGIE PRATIQUE

I. L'inouï phénoménologique

Dans son livre sur la Vérité du christianisme, Michel Henry déclare que « le contenu du christianisme est l'élucidation systématique, encore inouïe, [du] rapport de la Vie à tous les vivants, rapport qui est la génération ou la naissance comme telle »¹. Il y a donc ici l'affirmation d'une phénoménologie entièrement nouvelle, d'un changement radical de ce qui fait « l'objet » propre de la philosophie en général et de la phénoménologie en particulier. Car dans la suite immédiate du texte cité nous lisons que « la phénoménologie radicale de la vie ici développée nous [fournit] des clés décisives pour l'intelligence de ce rapport essentiel ». Cela revient à dire, en effet, que nous accédons seulement maintenant, grâce à la contre-réduction la plus radicale opérée par la phénoménologie matérielle de la Vie absolue, à la source même de tout apparaît en sa phénoménalisation originaire. Celle-ci n'est rien d'autre que cette Vie absolue dans son mouvement d'autorévélation accomplie par l'intériorité phénoménologique réciproque concernant l'Absoluité de la venue de la Vie en soi au moyen de l'Ipséité indispensable d'un Premier Vivant. Celui-ci constitue pour nous, c'est-à-dire pour tous les vivants réels et pensables, l'accès à la Vie en tant que la Révélation autoéprouvée de cette Vie au sein de son Autoétreinte éternelle même. C'est pour cela qu'il est également possible d'affirmer encore selon Michel Henry: « En quoi consiste ce rôle d'intermé-

¹ *C'est Moi la Vérité. Pour une philosophie du christianisme*, Paris, Seuil, 1996, p. 82.